

la pénétrée.

Depuis quelque temps M. Auricourt était moucé de la ruine, et sa santé s'affaiblissait de jour en jour par l'inquiétude que lui causait le sort de sa fille.

Ce soir-là, lorsque, Géraldine alla comme d'habitude souhaiter le bonsoir à son père, elle le trouva la tête appuyée dans ses mains, plongé dans une méditation amère.

— Cher père, dit-elle, tu es triste, et moi, ta fille ingrate, j'ai été heureuse ce soir.

Sois heureuse, mon enfant, et je serai content, ce qui seul pourrait m'affliger serait de te voir perdre ta gaieté. Va maintenant te reposer et te bécoter de songes joyeux ; que comme toi j'ai eu à ton âge.

Rassuré par ces paroles, la jeune fille embrassa son père, et se retira pour continuer dans son sommeil les rêves de bonheur, que l'on fait à vingt ans.

CHAPITRE XVIII

UN COUP DE ROUE.

— Madeleine, mon cheval est-il sellé, demandait quelques jours plus tard, Géraldine, qui venait d'une jolie amazone bleue ; se tenait sur le seuil de sa chambre.

— Oui Mademoiselle, François vient de l'amener devant la porte.

— Alors c'est très bien, je descends.

Et rejoignant l'action à la parole ; elle arriva au dehors, monta légèrement sur son cheval, puis se retournant vers le domestique, qui se tenait respectueusement à quelque distance, elle lui dit :

— Si mon père revient avant moi, prévenez-le que je ne serai pas ici avant six heures, afin qu'il ne s'inquiète pas.

Puis donnant un coup de cravache à sa monture elle disparut bientôt.

La jeune fille aimait les périls, son âme se pliait aux émotions du danger ; aussi n'était-ce pas dans les chemins sûrs qu'on la voyait passer ; n'était sur les hauteurs, les plus élevées, qu'en l'apprenant, dans les sentiers remplis d'effroyables ravins, qu'elle faisait franchir à son cheval ; ou bien elle s'enfonçait dans la profondeur de la forêt la plus épaisse, et là laissait flotter les rênes de sa monture et son imagination ardente.

Après s'être promenade ainsi longtemps dans la campagne, Géraldine arriva soudain sa monture, elle se trouvait au bas de la grande côte par laquelle on arrive à l'ancienne Lorette. Un splendide panorama se déroula à sa vue, et se sentit les beautés de la nature qu'elle vout un instant adorer.

Au fond du tableau apparait la chaîne des Laurentides, dont les cimes blanches se perdent dans l'immensité du firmament, que les derniers rayons du soleil couchant semblent avoir changé en un ciel de feu, puis au pied des montagnes se déroule une nappe de verdure éblouissante, que tranchent subitement de hauts rochers cristallins, un limpide ruisseau, où viennent se mirer les grande peupliers et les saules pleureurs.

D'un côté des plaines fertiles, dont la jeune monture plia la tête aux approches du vol comme pour saluer le crépuscule qui s'avance. De l'autre, une forêt épaisse, et de temps en temps, un oiseau sauvage vient s'abattre en agitant l'air de ses ailes.

Géraldine ressentait un bonheur indéfinissable à contempler ce tableau ; il y avait quelque chose dans la nature qui lui murmurait :

Tu es jeune, tu es belle, tu es aimée. Tout ici semble avoir été créé pour t'inviter à mourir ; livre ton cœur à la joie.

No vous est-il jamais arrivé, lecteurs, d'éprouver un de ces moments de bonheur sans cause ?

Répondons-le, car il est l'avant-coureur d'un malheur ; il ne semble naître que pour nous faire regretter plus amèrement tout ce que l'instant d'après nous fait perdre.

Pauvre Géraldine, crut-elle cette joie funeste, bientôt la vie pour toi ne sera plus qu'un tombeau où vont s'envoler toutes tes espérances. Chasse ce sourire qui enlève tes lèvres, blentot les larmes envahiront tes yeux si beaux.

Ne vois-tu pas que le ciel se couvre d'épais nuages, n'entends-tu pas le vent gémir au loin ? Non, un voile d'azur te cache l'avenir, et le cœur tranquille tu reprends le chemin de ta demeure. C'est là, c'est là que le deuil t'attend.

Un domestique vient au-devant de la jeune fille, en l'apprenant Géraldine jette un cri.

— Comme vous êtes pâle, François, qu'avez-vous ?

— Mademoiselle, dit-il, en tremblant, j'ai des nouvelles nouvelles à vous apprendre, mais soyez calme, tout n'est pas encore perdu.

— O ciel, un malheur, mon père, Robert, parlez parlez je mourrai, s'écria-t-elle sentant ses forces l'abandonner.

— C'est M. Auricourt qui vient de tomber, on craint l'apoplexie.

Géraldine ne l'écoute déjà plus, elle gravit les marches du perron, s'élança en courant dans la maison, et arriva dans la chambre du docteur ; mais ce qui s'offre à sa vue la cloua sur le seuil ; son père pâle et livide est étendu sur son lit, Robert est assis à son chevet. En apercevant sa fille le docteur lui fait signe d'approcher, déjà la parole lui est difficile. Géraldine vient tomber en sanglotant au pied du lit.

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-il, la mort ne sépare pas pour toujours.

— Mon père, mon père, ne parlez pas ainsi, non vous ne mourrez pas, que deviendrai-je sans vous.

Le docteur prit sa main et la plaça dans celle de Robert.

— Il sera ton protecteur, dit-il, il me l'a promis... Robert... Pour la consolerez... du double malheur qui va la frapper... j'ai foi en votre parole... je puis mourir tranquille... puisque vous serez toujours près d'elle... Que Dieu vous bénisse mes enfants... un jour... nous nous retrouverons... dans un monde meilleur... Il appuya ses lèvres sur le front de sa fille ; sa tête retomba sur son oreiller ; il rendit le dernier soupir.

Il fallut arracher Géraldine de la chambre mortuaire ; sa douleur fut telle que pendant quelque temps on désespéra de ses jours.

Robert ne la quitta pas un seul instant. Ce fut alors qu'elle sentit combien il lui était cher.

Souvent lorsqu'elle laissait tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, en sanglotant et qu'il lui suppliait un nom de son père de calmer sa douleur, elle lui répondait :

— L'arraisonne-moi encore ces larmes, je vois qu'elle t'attristent, mais c'est pour toi seul que je me suis attachée à la vie, et dans les moments de mon plus grand désespoir, j'ai toujours remercié Dieu de t'avoir,

dans sa
ta ta
ne fille
pris, ave
dent avo
c'est un
En voy
rait, Gér
bert, elle

bonheur d

— Quoi,
pas unie

M. de M
était telle
prit qu'elle

— Robe
tant ainsi
France.

— Et cr
sans toi